

Des peuples voisins en envahirent d'autres parties. Les agens du gouvernement s'approprièrent les contrées confiées à leur vigilance. Il ne resta au chef de l'état que le centre du pays. Bientôt même il n'y régna plus. Ses propres généraux ont toujours été plus occupés du soin d'y établir leur autorité que d'y maintenir la sienne ; et s'ils continuent à le nommer leur maître, c'est leur rivalité seule qui en est la cause. Sa puissance réelle ne s'étend pas au-delà du district de sa capitale ; et les troupes dont il dispose véritablement ne passent pas deux ou trois mille hommes.

Cet ordre de choses ne doit pas changer. Les usurpateurs ont un intérêt égal à empêcher le rétablissement du trône ; et si quelque enthousiaste du sang de Tamerlan osait l'entreprendre, il aurait à combattre tous ceux qui en ont partagé les dépouilles. Ils sont si éloignés de vouloir rendre au sceptre sa première force, qu'ils supportent très-impatiemment l'espèce d'hommage ou de vassalité dont d'anciens préjugés ne leur ont pas permis de se débarrasser.

Laissons le nord de l'Indostan dans le chaos où cinquante ans d'anarchie, de brigandage et de massacres l'ont plongé et le retiennent. Il suffira de faire connaître les quatre dominations formées au midi, avec lesquelles l'Europe a ou peut avoir un jour des liaisons suivies.

Les Gattes sont les montagnes qui séparent le Malabar du Coromandel. Leurs obscurs habitans,

jointes par les malheureux qui fuyaient l'épée ou la tyrannie du Mogol, ne tardèrent pas, soit besoin, soit inquiétude, à faire des irruptions dans la plaine. Les dévastations s'accrurent successivement, au point que, pour en arrêter le cours, le nouveau maître crut devoir abandonner à ceux qui les commettaient le quart du revenu de ses plus riches conquêtes. Comme cette espèce de tribut n'était pas régulièrement payé, les Marattes s'emparèrent de quelques-uns des territoires les moins exacts à remplir leurs obligations. L'affaiblissement de la puissance dominante rendit ces usurpations plus fréquentes. Elles s'étendirent plus encore après que ce colosse eut été renversé. On ne sait où se serait arrêtée l'ambition de ces brigands, si leur gouvernement despotique, comme celui du reste de l'Asie, ne fût devenu féodal.

Maintenant leur ram-rajah, ou ancien souverain, renfermé dans la forteresse de Sattarah, joue un rôle purement passif. Son autorité toute entière a passé à un visirat héréditaire, et à un ministère de douze brames qui siègent à Pounah. Des portions considérables du territoire sont devenues des djaghirs, qui doivent une redevance au fisc, et ces fiefs se perpétuent dans les familles. Plusieurs généraux qui ont conquis pour eux des provinces ne sont tenus qu'à défendre l'état, s'il est attaqué, ou à appuyer de toutes leurs forces ses guerres offensives. Le seul rajah du Cateck

a secoué totalement le joug. Il descend du sang royal, et on le sait très-disposé à faire valoir ses droits au trône lorsque les circonstances le permettront.

Si vous en exceptez la vaste plaine qui occupe le sommet des Gattes, et qui, par une singularité très-remarquable, est d'une très-grande fécondité, le sol qui appartenait originairement aux Marattes est inégal, pierreux, rempli de ravins, et d'une fertilité médiocre. Ses productions se réduisent à des légumes, à des fruits, à un peu de riz et un peu de coton. Les importantes acquisitions qu'ils dûrent à leurs armes purent seules les mettre en état de défendre l'importation des grains étrangers dans leur pays. Leurs manufactures ne sont rien. Une grande partie de leurs vêtemens et les objets de luxe que consomment leurs chefs viennent de Bombay. Leurs mœurs sont restées généralement simples; et, plus avares encore que les autres Indiens, ils aiment mieux enterrer leur or que de lui demander des jouissances. Leurs maisons sont sans commodités, leurs ameublemens sans élégance, leurs édifices publics sans majesté; leurs deux villes principales ressemblent même bien plutôt à des camps qu'aux capitales d'une nation puissante.

Il passe pour constant que le revenu public chez les Marattes ne s'élève pas au-dessus de douze kroses de roupies, ou de 288,000,000 de livres.

Le gouvernement civil n'entraîne pas de grandes dépenses. Il n'en est pas ainsi de la guerre, quoique toutes les parties n'en soient pas également soignées. Les places fortes sont rares sur les frontières des Marattes; et celles qu'on y voit ne sont ni bien construites, ni bien entretenues. Leur artillerie est faible et mal servie. Leur infanterie, principalement composée d'étrangers, est si peu nombreuse, si peu disciplinée, si peu aguerrie, qu'elle doit être comptée pour rien ou pour peu de chose. Leur force militaire réside toute dans une cavalerie infatigable qui paraît et disparaît avec la rapidité de l'éclair, laissant partout des traces aussi profondes de son passage que les torrens les plus destructeurs. Une partie est toujours sur pied; l'autre ne s'engage jamais que pour une campagne, qui doit finir à l'époque où les travaux des terres rappellent impérieusement leurs cultivateurs. C'est avec ses deux cent mille chevaux, c'est avec ses deux cent mille cavaliers, faits les uns pour les autres, agissant tantôt séparément et tantôt en masse, que ce peuple fit autrefois tant de conquêtes, et qu'il peut espérer de recouvrer celles de ses provinces que ses dissensions domestiques lui ont fait perdre.

Haïder-Aly-Khan, qui plaça sur sa tête la couronne de Maïssour, à laquelle sa naissance ne l'appelait pas, ne tarda pas à donner au trône qu'il venait d'usurper un éclat qu'il n'avait pas

eu jusqu'à cette époque. Soldat et politique, il en étendit le domaine par la sagesse de ses traités et par la vigueur de ses exploits militaires. Plusieurs riches contrées dans l'intérieur des terres, et des côtes étendues sur les mers du Malabar devinrent sa proie. Ce bel héritage a passé à son fils, avec une nombreuse infanterie formée dans les meilleurs principes, avec vingt-cinq ou trente mille chevaux très-bien exercés, avec un corps de six à sept cents vétérans européens, avec une artillerie formidable, avec beaucoup de places fortes bien situées, bien construites, bien avitaillées, avec un revenu immense, et un trésor suffisant pour une ou deux campagnes. Malgré tant de moyens de victoire, Tippe-Saïb a été battu, mais il n'a pas été détruit. Sa puissance est toujours imposante.

La soubabie du Decan s'étendait anciennement du cap Comorin au Gange. C'était alors le gouvernement le plus étendu, le plus riche, le plus peuplé de l'empire mogol. Quoique les événements en aient détaché quelques parties, c'est encore un état d'un grand poids. Comme les autres provinces il a secoué le joug de la cour de Delhy. Son administration a été jusqu'ici très-mauvaise; et cependant le nouveau souverain a pu entretenir une grande armée, principalement composée de cavalerie, comme il convient à un pays uni. Si jamais il pouvait recouvrer les rivages de l'Océan indien qu'il lui a fallu sacrifier,

sa grandeur aurait une base plus solide. Mais pourrait-elle égaler un jour celle des Anglais? Nous ne le pensons pas.

La Grande-Bretagne domine dans l'Indostan par l'étendue de ses possessions, par la situation de ses forteresses, par la valeur de ses troupes, par l'expérience de sa marine, par les ressorts de sa politique, par l'universalité de son commerce. Son règne y sera vraisemblablement très-long, si ses sujets ne sont pas vexés, si elle n'opprime pas ses tributaires, si les droits de ses voisins sont respectés, si l'insolence de ses agens est réprimée, si elle-même peut mettre quelques bornes à son ambition.

Les quatre puissances dont il vient d'être parlé ont toutes des forces suffisantes pour repousser les étrangers qui entreprendraient d'envahir leur domaine ou celui de faibles états situés sur leurs frontières. L'impossibilité d'acquérir désormais de vastes possessions territoriales dans l'Indostan rend donc inutile la solution du problème proposé. Il faut que les nations européennes se contentent pour l'exploitation de leur commerce des comptoirs plus ou moins fortifiés qu'elles occupent sur les rivages de l'Océan indien. Mais ce commerce doit-il rester à des compagnies exclusives, ou devenir libre? C'est la dernière question qu'il faut examiner:

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne serait pas difficile à résoudre. Demandez

xxvi.
L'Europe
doit-elle ren-